ontologique et métaphysique du mythe et la permanence d'une angoisse à laquelle répond l'écriture.

Après l'évocation de la figure de Marie de Gournay (163–178), femme érudite, disciple de Montaigne et editrice des *Essais* en 1595, auteur d'audacieux écrits féministes, qui s'offre à nous ici sous les traits d'une « femme bouillante » s'intéressant à la linguistique et à la philologie, l'auteur clôt son itinéraire sur deux œuvres à la conception architecturale : *La Sepmaine* de Du Bartas (179–192) et *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (193–212). Du Bartas subit deux influences capitales : celle de Ronsard auteur des *Hymnes* et de la *Franciade* essentiellement, et celle de l'Ancien Testament qu'il soumet à un travail d'amplification. Mais au cœur de cette œuvre, comparable à une « arche », s'inscrit l'annonce de la destruction finale, et ce, au centre exact du premier livre. S'ouvrant, en une analyse minutieuse, sur la situation des séquences évoquant le rire de Coligny, les lignes fécondes consacrées aux *Tragiques* exposent ensuite magistralement les « structures porteuses » (209), autrement dit les principes assurant la cohérence et la dynamique de l'œuvre avec, pour centre signifiant, le rire de Coligny encore, au livre V, signe d'une foi profondément ancrée et vécue.

Au terme de ce parcours, le lecteur retient d'abord le geste d'auteurs-bâisseurs soucieux d'ériger des monuments littéraires, menacés cependant par une destruction protéiforme : Thélème n'est qu'un rêve et les mondes découverts par Léry sont condamnés à disparaître. C'est donc sur un fond commun de souffrance omniprésente que se détachent des œuvres marquées par les grâces et la puissance créatrice du savoir et parfois aussi de la foi.

THIERRY VICTORIA, CEMAR, Université de Picardie-Jules Verne

Concetta Cavallini. *'Cette belle besogne'. Étude sur le Journal de voyage de Montaigne, avec une bibliographie critique*. Fasano, Paris : Schena Editore, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, 282 p.

Le demi-siècle de 1570 à 1620 vit apparaître dans les lettres françaises le *Voyage d'Italie*, un genre littéraire appelé à une longue fortune. Plus d'une quinzaine de voyageurs avaient à l'époque laissé une relation de leur séjour dans la Péninsule et de leur découverte de la société et de la culture italiennes. Le genre tarda toutefois à se dégager de la tradition du récit de pèlerinage, et il resta bien modeste, que ce fût sous la forme à peine élaborée de « papiers journaux » et de notes prises au jour le jour, ou de manuscrits mis au net, mais réservés aux familiers de leur auteur. En fait seuls trois récits seulement furent publiés, les *Voyages* (1595) de Jacques de Villamont et le *Voyage de Hiérusalem ensemble son retour par l'Italie* (1621) de Nicolas Bénard d'une part, qui inscrivaient l'expérience italienne comme une longue introduction ou une postface au voyage en Terre sainte, et d'autre part le *Bref recueil des choses rares d'Italie* (1601) de Jean-Antoine Rigaud, premier voyage voué à la seule Italie,

à l'occasion de l'année sainte. C'est dans ce contexte et en relation à ces formes inchoatives qu'il convient en premier lieu de replacer et de lire le *Journal de voyage* de Montaigne. Or, le plus fameux de ces récits, parce qu'il était l'œuvre du plus fameux des écrivains de la Renaissance française, ne fut publié qu'en 1774, à un moment où le récit de voyage était constitué en tant que genre littéraire et où l'Italie suscitait l'intérêt du plus grand nombre d'amateurs. Oublié par son auteur même, totalement inconnu de ses contemporains, négligé pendant près de deux siècles dans les archives du château de Montaigne, le *Journal* fut découvert par hasard, édité au prix de difficultés juridiques, pour être définitivement perdu. Mais cette publication d'un récit pittoresque, au langage savoureux, correspondait bien à l'intérêt que les hommes des Lumières manifestaient à l'auteur des *Essais*, le grand ancêtre d'un esprit de tolérance et d'un art de juger dont ils se réclamaient. Elle correspondait aussi au goût du voyage, à ce qu'on a appelé la « dromomanie » d'une époque à laquelle elle offrait l'autorité d'un incunable émouvant. En tant que tel, « inventé » au XVIII^e siècle, le *Journal de voyage* est un texte doublement décalé et son interprétation demande une certaine prudence, afin d'éviter des perspectives erronées. Dans l'histoire même d'un genre sans véritable statut, le récit de Montaigne n'a joué aucun rôle de modèle ; il n'a servi de référence, singulière et déjà anachronique, que deux siècles après sa rédaction. Rapporté au contexte de sa rédaction, il propose la combinaison d'une topique, rhétorique et géographique, et d'un style familier, ni plus ni moins exemplaire que celles des autres récits, avec lesquels il partage un ensemble de formules et de références, sans caractère précurseur ni valeur symbolique comme prototype d'un nouvel art d'écrire le voyage. Dans l'œuvre même de Montaigne, d'autre part, il occupe une situation équivoque et tardive. Sans importance reconnue par son auteur, qui avait exploité dans les *Essais* mêmes, à partir de 1582, toute son expérience italienne (au prix de certaines distorsions, dont l'épisode de la rencontre avec Torquato Tasso, évoqué dans l'*Apologie* mais absent du *Journal*), le *Journal* a été redécouvert, mis en valeur, souvent édité et largement étudié par la critique, au point, dans certains cas, d'être considéré comme une voie d'accès privilégiée et plus authentique au « véritable » Montaigne que les *Essais* étant d'une apparence plus étudiée. Sans prétendre que le *Journal* n'a d'intérêt que documentaire, on ne saurait par contraste en faire une œuvre de même portée et de même intérêt que les *Essais*.

Le beau livre de Cavallini donne la juste évaluation de cet intérêt moderne pour le *Journal de Voyage* (en fait *Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, selon le titre que le chanoine Prunis, avait porté sur la couverture du manuscrit), en offrant une bibliographie critique exhaustive des quelque 400 travaux qui lui ont été consacrés. L'intérêt de son livre ne se limite pas, naturellement, à cette contribution ; elle propose aussi l'étude la plus riche et la plus précise de l'histoire même du texte du *Journal*, de sa découverte à sa première réception. L'auteur ne situe son travail ni dans la perspective littéraire du genre du *Voyage d'Italie*, encore peu explorée, malgré les travaux du regretté Luigi Monga, ni dans celle, documentaire, du discours consacré à l'Italie, dont Alessandro D'Ancona avait été l'initiateur. Elle aborde le *Journal* par deux biais entièrement originaux, l'histoire de son édition et l'étude

philologique du texte imprimé. À partir d'une documentation considérable, Concetta Cavallini retrace les étapes de l'invention, au sens juridique, du manuscrit par le chanoine Prunis jusqu'à sa publication, et met en lumière les conflits immédiats que suscita la découverte de l'inédit montaignien, qui coïncida avec la redécouverte de l'exemplaire des *Essais* dit « de Bordeaux ». Le chanoine Prunis effectua une première transcription du manuscrit, prêté par le comte de Ségur agissant pour ses cousins, mineurs, tous descendants de Montaigne, qui en étaient les propriétaires. Prunis envisagea immédiatement la publication ; quelques mois plus tard, alors que son confrère Leydet avait effectué une seconde transcription, il apporta le manuscrit à Paris et le fit authentifier. Pour des raisons évidentes, la famille de Ségur récupéra le manuscrit, déposséda Prunis de sa transcription par décision de justice, et confia l'édition à Meunier de Querlon. Celui-ci bénéficia de la collaboration de Giuseppe Bartoli, qui établit la partie du *Journal* que Montaigne avait rédigée en italien. Tous ces personnages sont, dans l'étude de Cavallini, l'objet de développements très circonstanciés, qui constituent autant de notices pour une prosopographie des milieux érudits et de l'édition parisienne de la seconde moitié du siècle et des premiers amateurs de Montaigne.

Le *Journal* parut en 1774, à la fausse adresse de Rome, pour Le Jay, à Paris. Il connut trois éditions distinctes, publiées la même année, une édition in-12° en deux volumes, un bel in-quarto, soigneusement imprimé, une édition in-12° en trois volumes, suivie, la même année, d'une édition in-12° en deux volumes, sans le texte italien, et en 1775, d'une édition de même format, qui semble être une contrefaçon. Le manuscrit original est aujourd'hui perdu ; en dépit d'une indication tardive du Dr Payen, qui le chercha en vain dans les collections de la Bibliothèque Royale, il semble avoir été rendu à ses propriétaires ; dans ce cas, il aurait été détruit pendant la Révolution, avec tant de fonds d'archives nobiliaires. Subsiste seule la copie partielle établie par Leydet, redécouverte il y a un quart de siècle par François Moureau. Le texte original de Montaigne n'est ainsi connu qu'à travers une transcription et des éditions tardives faites à partir de copies établies sur l'original. Que vaut le texte que proposent ces éditions, sur lequel sont établies les éditions modernes, comment établir une véritable édition savante du *Journal* sur ces bases lacunaires et reconstituer un texte *idéal* ? Cavallini répond à ces questions en proposant pour la première fois une approche philologique, fondée sur la collation des textes et le relevé systématique des variantes de quatre larges extraits. L'intérêt de ces variantes avait été sous-estimé par la critique, qui considérait que le manuscrit avait été transcrit très approximativement, souvent de façon très fautive, et systématiquement modernisé, et qu'elles ne pouvaient révéler que des discordances dues au travail des protes. Concetta Cavallini apporte des résultats tout autres. Si elle met en lumière l'extrême diversité du texte des trois éditions « originales » de 1774 et de la copie Leydet, elle fait aussi apparaître des liens de dérivation plus nets et la possibilité d'une hiérarchie en dépit d'un lacs de variantes parfois contradictoires interdisant toute modélisation. Le souci jusqu'alors était celui des bibliophiles, qui cherchaient à découvrir la véritable première édition du *Journal*. Par l'étude des corrections en cours d'impression

et des cartons, Richard Sayce avait révélé, dans une étude fondatrice, qu'il s'agissait de l'édition en deux volumes in-12°. Mme Cavallini confirme, sur des bases non pas matérielles mais textuelles, qu'il s'agit bien de cette édition, et qu'elle propose l'image la plus proche du manuscrit auquel les éditeurs avaient eu recours, mais au prix, parfois, d'erreurs de lecture plus marquées à certains endroits ; l'édition en trois volumes offre en revanche le texte le plus soigné et le plus homogène, mais au prix d'une intervention plus sensible sur le texte original. Chacune de ces éditions propose une relation particulière à la *copie*, faite d'une part variable de fidélité, visible par exemple dans la reproduction de particularités orthographiques de Montaigne, adepte d'une orthographe réformée, mais aussi de modernisation de la ponctuation, de l'accentuation et du traitement de certaines graphies, parfois volontairement vieilles, selon un usage que suivront les éditions des *Essais* au début du XIX^e siècle. La copie Leydet elle-même, parfois plus complète, porte ces caractères et ces modifications et n'est pas exempte d'erreurs de lecture. Les éditions in-4° et la seconde édition in-12° sont moins importantes d'un point de vue textuel, étant dérivées de la première, mais elles proposent quelques variantes qui peuvent être prises en compte. Une édition critique ainsi, selon la leçon que l'on peut tirer de l'étude de Cavallini, ne pourra pas se borner à transcrire le texte de la première édition imprimée en le complétant des ajouts de la copie Leydet ; elle devra corriger ce texte, au cas par cas, voire mot par mot, selon les variantes des autres éditions, mais sans reconstruire arbitrairement la langue de Montaigne. Comme tel, en attendant cette édition critique qu'elle prépare, le livre de Cavallini apparaît comme la plus stimulante des introductions au *Journal*, et il constitue un ouvrage de référence pour les études consacrées à Montaigne.

JEAN BALSAMO, *Université de Reims*

Pierre Gringore, Les Entrées royales à Paris, de Marie d'Angleterre (1514) et Claude de France (1517). Éd. Cynthia J. Brown. Genève : Droz, 2005, 360 p.

Dès les premières lignes de l'introduction, l'auteure Cynthia J. Brown informe le lecteur que le volume sur les entrées est le second tome des *Œuvres politiques et polémiques* de Pierre Gringore, qui devrait en comprendre au moins un autre, le troisième étant annoncé à la page 192. Le point de vue qu'elle adopte dans cette édition est très clair, c'est celui de la spécialiste de Pierre Gringore, auteur des deux entrées à Paris dont elle donne une merveilleuse édition critique. Il s'agit de l'entrée de la reine Marie d'Angleterre en novembre 1514, et celle de la reine Claude de France en mai 1517. La reproduction de l'entrée de 1514 est celle du manuscrit de la British Library (ms. Cottonian Vespasian B.II). En 1934, Charles Read Baskerville en avait réalisé l'édition sans tenir compte des versions dispersées dans d'autres bibliothèques. Cette édition est épuisée ou, du moins, difficilement accessible de nos jours. Quant au second manuscrit, il n'en existe qu'un seul exemplaire à la Bibliothèque municipale de Nantes (ms. 1337), mais aucune édition moderne. Ces